

Puis, il développe savamment cette idée, qui paraît endémique dans la presse anglaise, que la paix de Villa-Franca est faite pour se concilier l'Autriche et la retourner contre l'Angleterre à un moment donné, comme on s'était assuré, par la paix de Paris, la reconnaissance de la Russie et son appui contre l'Autriche. Pour rendre plus solennelles et plus terrifiantes ses prédictions, l'écrivain rappelle celles qu'il avait faites avant la guerre d'Italie. "Napoléon III, avait-il dit, dans la livraison de mars de la même revue, ne cherchera pas à pousser l'Autriche dans ses derniers retranchements, (ce n'est là sa politique envers aucune puissance); et la Sardaigne et l'Italie peuvent être sûres qu'il saura s'arrêter quand cela lui conviendra, et les obliger à en faire autant. De même qu'il n'a pas voulu continuer avec l'Angleterre la guerre contre la Russie, des que la France se fut convertie de gloire par la prise de Sébastopol, de même, les Italiens le trouveront disposé à s'arrêter court dans son rôle de libérateur, au moment où il le jugera convenable dans son intérêt. Triompher par de courtes guerres et par la diplomatie, tel est le plan sur lequel il compte pour s'agrandir de plus en plus."

Il faut dire que les termes si précis de cette citation, donnent à l'écrivain un certain droit de se poser en prophète. Mais ne pourrait-on pas lui objecter que c'est l'Italie elle-même ou plutôt M. de Cavour, qui s'est chargé de mettre Napoléon en position de vérifier sa prédiction? Certes, si l'on n'eût point, au nom de la Sardaigne et avec son appui, soulevé les légations et forcé la duchesse de Parme à abandonner ses états, il est bien certain que les reproches de la presse anglaise ne seraient point sans un grain de justice et de vérité. Mais outre tous les dangers qu'il courait à l'extérieur, Napoléon pouvait-il risquer de s'aliéner complètement le grand parti catholique et conservateur qui a été jusqu'ici presque toute sa force? La supposition est tout simplement absurde; et il est inutile de chercher mille ruses, et un machiavélisme aussi compliqué pour expliquer une conduite si impérieusement commandée par l'imprudence, disons mieux, par l'outrecuidance de son allié. Ce n'est point la première fois que l'on prête aux hommes d'état une politique toute d'une pièce, tandis qu'ils n'ont fait qu'obéir aux nécessités de leur position. Mais l'écrivain de Blackwood s'est fait un *Napoléon* idéal, et voici comment, fier du succès de sa première prédiction, il entrevoit l'avenir de la politique européenne. Napoléon, selon lui, a dû d'abord rassurer l'Europe, et c'est par des mots jetés adroitement dans l'occasion qu'il appaié ou souleva les craintes des gouvernements, et qu'il planta quelquefois franchement et ouvertement, d'autres fois mystérieusement et sournoisement les jalons de sa politique. Remarqués ou non, les mots restent; s'ils ont été dits pour être remarqués, ils manquent rarement de produire leur effet; s'ils ont été dits pour ne pas l'être, ils sont là et l'on y renvoie plus tard pour se dispenser et montrer que l'on était sincère. C'est ainsi que d'abord l'on dit "L'Empire c'est la paix." "Le siècle des conquêtes n'est plus." "Malheur à qui troublerait l'équilibre de l'Europe" et le reste des mots pacifiques, qui ont rassuré John Bull, et la bourgeoisie parisienne. Puis, sont venus les mots qui faillait pour préparer à la guerre de Crimée, entreprise toujours pour maintenir l'équilibre européen et de concert avec notre puissance et généreuse alliée. Puis, après la guerre d'Italie, il y a eu les mots qui ont dû préparer à la guerre d'Italie; et aujourd'hui on en est rendu d'après notre écrivain à une phase de l'ère impériale où les mots de l'empire, (cela soit dit sans enlèvement) menacent le monde entier. Napoléon III, le 7 février, avait proclamé dans son discours aux chambres, "qu'il était obligé de prendre les armes pour la défense de grands intérêts nationaux," "liés, a-t-il dit ailleurs, avec les destinées de la religion, de la philosophie et de la civilisation." Il a dit de plus "que les intérêts de la France étaient partout où il y avait une cause juste en péril, partout où il fallait faire prévaloir la civilisation." Dans une circulaire à ses préfets, il a ajouté "qu'il était réti à agir partout où les intérêts de la justice et de la civilisation l'exigeaient."

Tous ces mots peuvent être, il est vrai, donnés aux yeux de la diplomatie comme de vaines phrases, des fleurs de rhétorique qui ne signifient rien; mais l'écrivain de Blackwood pr. à l'Europe quelle ne sera pas longtemps sans leur découvrir un sens. Il se demande "si en se posant ainsi en champion de la civilisation, Napoléon ne se prépare point à soutenir l'Autriche et la Russie, lorsqu'elles jugeront à propos de s'agrandir aux dépens de la Turquie? Peut-être trouvera-t-il qu'il est plus favorable aux intérêts de la civilisation d'incorporer à l'Espagne le Portugal, l'allié actuel de l'Angleterre? Qui sait s'il ne trouvera pas qu'il est juste d'attaquer l'Allemagne, afin de conquérir pour la France la frontière du Rhin, et de porter un coup fatal à la suprématie maritime de l'Angleterre, en exigeant la cession de Gibraltar à l'Espagne, et celle des Iles Ionniennes à la puissance qui possède la côte voisine? Est-ce que "la défense des droits des nationalités" ne le portera pas à défendre le vice-roi d'Egypte contre le sultan, et à assurer ainsi la prépondérance de l'influence française dans l'isthme de Suez? Quant à la "religion," ne sera-t-elle pas un excellent motif pour exciter l'Irlande à la révolte, dès qu'il lui conviendra d'exercer contre la grande Bretagne une pression hostile? Non qu'il s'occupe le moins du monde des catholiques d'Irlande; mais il peut désirer s'en faire un instrument comme il s'en est fait un de Kosuth." Après avoir exposé le piège dans lequel ce dernier serait tombé, suit par lequel il aurait perdu tous droits aux sympathies de l'Angleterre, notre prophète de malheurs conclut dans les termes suivants: "Même de ce fait peu important, nous devons tirer une grande leçon: c'est que de l'ici à ce qu'on ait détruit les vieilles idées populaires au sujet de Louis Napoléon, jusqu'à ce que le public britannique ait reconnu en lui, une des intelligences les plus puissantes et les plus subtiles que le monde ait jamais vues, un homme doué d'un esprit de calcul qui est pres-

que de la prescience, d'une main qui ne fléchit jamais, et d'une langue qui ne révèle rien—jusque là, disons-nous, notre gouvernement ne sera jamais en état de lutter avec sa politique ni de résister aux combinaisons dont la puissance a doté de la Pentreuve de Villa-Franca, si grosse d'événements."

Il est assez amusant de voir que, tandis que les écrivains anglais les plus hostiles à l'empereur, exaltent ainsi sa puissance et son génie, et accordent aujourd'hui à celui qui, le lendemain de Strasbourg ou de Bologne, en refusait jusqu'au sens commun, une intelligence presque surhumaine, ceux qui, en France, ont l'habitude, assez rare, de ne point lui paraître favorables, amoindrissent avec toutes sortes de précautions, rendues nécessaires par les lois sur la presse, la grandeur de ses triomphes et la position si élevée qu'il a su faire à son pays.

Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, qui, sous ce rapport, est presque la contre-partie de l'article de *Blackwood's Magazine*, M. Eugène Forcade se demande, comme l'écrivain anglais, qu'est-ce que cette paix? En voyant partir des diplomates pour une conférence, il rappelle le mot de Lord Macaulay à propos des négociations de Ryswick: "Ce sont les ambassadeurs qui font la guerre et les généraux qui font la paix." "Jusqu'ou ira, dit-il, l'édarlement donné aux intérêts et aux esprits, non seulement en Italie, mais dans l'Europe entière, par notre récente lutte contre l'Autriche? Un ordre nouveau—et quel peut-il être—va-t-il s'établir pour l'Italie sur les bases convenues à Villa-Franca? Nous ne croyons pas que la toute-puissance elle-même fournisse à ceux qui la possèdent, des lumières suffisantes pour percer l'obscurité crépusculaire où plongent encore ces difficiles questions. Ceux qui, comme nous, sont privés de toute action directe sur les événements, sont à plus forte raison tenus d'être sobres dans leurs prévisions et réservés dans leurs conjectures."

Puis, employant plus loin une de ces figures de rhétorique, qui fleurissent tout particulièrement sous les gouvernements ab us: "Nous ne parlerons pas des arrangements territoriaux fixés par les préliminaires. Nous ne ferons pas remarquer que la conservation de la Vénétie par l'Autriche laisse subsister le principe de toutes les anciennes réclamations du patriotisme italien. Si ces réclamations étaient justes lorsqu'elles portaient à la fois sur la Lombardie et sur la Vénétie, ne conserveront-elles pas la même justice lorsqu'elles s'appliqueront à Venise? Nous ne dirons rien de l'annexion à la Sardaigne de la Lombardie, mutilée de ses forteresses et, par cela même, devenue pour le Piémont une possession précaire et ruinée, si l'on se croit obligé d'opposer sur la rive droite du Minio des murailles et des canons au formidable carré de citadelles autrichiennes. Nous considérons ces conditions comme un fait accompli, à propos duquel les regrets seraient aujourd'hui stériles. C'est une expérience nouvelle qui commence en assurant à l'Autriche un nouveau bail en Italie: sur la durée et le succès de cette expérience nous ne voulons rien préjuger."

Tout en ne préjugant rien, M. Forcade finit par dire ce qui suit: "Si l'on suppose l'autorité du pape rétablie dans les légations, le duc de Modène et le grand duc de Toscane rentrés dans leurs états, et les gouvernements de ces souverains revenant à leurs anciens errements, que sera la confédération, sinon le sépière scellé de l'indépendance et de la liberté italiennes? En Italie, en France, parmi les esprits qui se permettent encore de penser en matière politique, en Angleterre, c'est le sentiment unanime."

On voit que M. Forcade n'est pas de ceux qui ne se permettent point de penser; et c'est qu'il pense tout haut, et de manière à mériter au moins un avertissement!

Tandis que l'on apprécie aussi différemment les résultats de sa politique, tandis que les ambassadeurs des trois puissances vont négocier à Zurich, Napoléon prépare à son armée une ovation, comme les anciens Césars seuls savaient en faire. Quatre-vingt mille hommes de troupe rentrent dans leurs foyers, après une aussi glorieuse campagne que déjà quelque chose d'assez beau par eux-mêmes; mais que sera-ce donc un million des *féeries* dont ces grandes fêtes parisiennes sont toujours si prodigieuses et pour lesquelles cette merveilleuse cité est déjà par elle-même un si beau théâtre? Telles étaient les susceptibilités éveillées déjà par les préparatifs de ce triomphe, que, si l'on en croit un télégramme qui vient d'être publié, les ambassadeurs des diverses puissances auraient déclaré qu'ils n'y assisteraient point si les drapeaux enlevés à l'Autriche devaient y figurer.

Napoléon cependant fait tout ce qu'il peut pour rassurer l'Europe; et l'on annonce que toutes les forces de la France vont être mises sur le pied de paix. Mais, dit l'écrivain de Blackwood: qu'est-ce qu'un pied de paix qui permet de faire à quelques jours d'avis une campagne comme celle que nous venons de voir? Quand l'Europe sera bien rassurée, ajoute-t-il, l'empereur fera quelque discours ou publiera quelque brochure, qui exposera au monde entier tous ses griefs contre nous, et, le lendemain, si on ne lui accorde pas ce qu'il voudra, il trouvera qu'il est dans l'intérêt de la civilisation, de la religion et de la philosophie, de nous courir sus. Cette fois-ci encore, notre homme est prophète, du moins pour partie; la brochure dont il parle est déjà sous presse, elle sera de M. de la Guéronnière, le meilleur faiseur, et s'intitulera "Napoléon III et l'Angleterre." Sera-t-elle un pendant à "Napoléon III et l'Italie?" Le prochain steamer nous en donnera des nouvelles. Ayons patience jusque-là.

En attendant, le monde reprend ses grands projets de commerce, d'industrie et de civilisation pacifique; et l'on parle, plus que jamais, du percement de l'isthme de Suez, de celui de l'isthme de Panama et d'une